

## « La Chute » ou l'art du confessionnal

Louise Vigeant

Number 69, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29178ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Cahiers de théâtre Jeu inc.

**ISSN**

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Vigeant, L. (1993). « La Chute » ou l'art du confessionnal. *Jeu*, (69), 127–130.

## La visite



Dessin de Jean-Pierre Langlais.

**Louise Vigeant**

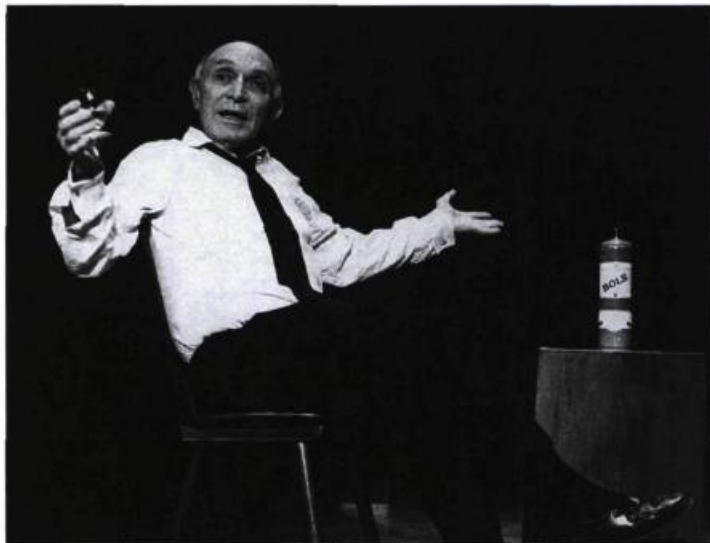
## «La Chute» ou l'art du confessionnal

Personne n'aime se faire faire la morale. Cependant, lorsqu'on devient, par la magie du théâtre, le «client» d'un habile «juge-pénitent», Jean-Baptiste Clamence, qui veut nous amener à reconnaître nos faiblesses — d'autant plus quand l'opération est menée de main de maître par un grand acteur —, on se surprend à ressentir cette culpabilité qui devrait, me semble-t-il, nous assaillir devant l'égoïsme de nos comportements. C'est, je crois, ce qui s'est passé pour plusieurs spectateurs, moi la première, devant l'adaptation, par le comédien français Pierre Tabard, de *la Chute* d'Albert Camus, présentée au Café de la Place<sup>1</sup>.

Mais de quoi, au juste, devrions-nous nous sentir coupable? D'être comme ce Clamence, un Janus, une double-face qui réussit tout au plus à se donner bonne conscience, alors qu'il devrait être *vraiment* généreux et charitable? De ne pas, comme lui, — et comme Camus —, venir en aide à celle qui s'est jetée dans la Seine? Ces fautes, auxquelles s'ajoutent toutes les manigances qui cachent l'incapacité d'être véritablement présent, de se donner, de s'engager à fond, constituent ces mensonges trop longtemps cachés que le personnage brûle de confesser. Le jour où ce brillant avocat s'est aperçu qu'il n'était pas aussi *bon* qu'il le prétendait, il a ressenti une grande honte. Et sa vie a basculé.

1. Texte d'Albert Camus. Mise en scène : Pierre Tabard, sous le regard de Catherine Sellers et Françoise Clerc; éclairages : Michel Toueg. Avec Pierre Tabard. Production des Spectacles Rémy Renoux, présentée au Théâtre du Café de la Place du 12 janvier au 5 février 1994.

Le caractère théâtral du récit de Camus étant indéniable, on ne s'étonnera pas de sa transposition à la scène, d'ailleurs ici très réussie. Clamence, que Tabard incarne lui-même magnifiquement, est un ex-avocat parisien qui s'entretient, apparemment, avec un client dans un bar d'Amsterdam, le Mexico-City. Le genièvre déliant la langue, ce beau parleur entraînera celui qui l'écoute dans une longue réflexion qui, bien qu'elle débute par une litanie d'auto-accusations, se développera en un procès de l'homme contemporain. Mais l'on n'entend jamais répliquer cet interlocuteur qui peut devenir, alors, chacun des spectateurs, les dimensions du Café de la Place contribuant à créer l'illusion de la proximité. Quelques accessoires, un éclairage discret mais suggestif,



suffisent à soutenir le jeu — parfait — de l'acteur français qui incarne un Clamence tout en nuances, capable de nous toucher par ses aveux de quinquagénaire, de nous faire rire par son ton ironique et de nous interroger du regard. Le personnage est si adroit dans son réquisitoire qu'à la fin, quand il déclare : «Voilà, hélas! ce que je suis», et qu'il ajoute, presque du même souffle : «Voilà ce que nous sommes», la stratégie de celui qui voulait entraîner l'autre dans son mea-culpa réussit admirablement. Tous et chacun se sentent alors accusés avec lui des péchés d'orgueil et de négligence dans les affres de la vie. Tous et chacun, avec lui, rêvent d'être pardonnés! Ou rachetés!

Pierre Tabard dans *la Chute*, au Café de la Place.  
Photo : André Le Coz.

Or, que cache ce discours aux connotations judéo-chrétiennes, qui laisse croire à la rémission? Un malheureux échec! Car, pas plus que les autres personnages de Camus, Caligula, dans la pièce éponyme, ou Jan, dans *le Malentendu*, que nous avons vus aussi sur nos scènes dernièrement<sup>2</sup>, Clamence ne trouve de solution à son tourment. Il parvient bien difficilement à convaincre de son bonheur, supposément rattaché à son aveu public de culpabilité et à sa nouvelle vocation de «prophète» — ne dit-il pas tenir une sorte de cabinet des confessions au Mexico-City? Quand quelqu'un vous lance un «je vous interdis de ne pas croire que je suis heureux<sup>3</sup>», il est effectivement permis de douter de l'authenticité du sentiment en question. Ainsi, le repentir et la pénitence ne suffisent pas à redonner à l'être humain le respect de lui-même.

Tout ce discours est en porte-à-faux. Le personnage retombera — il s'agit bien d'une *chute*, déclenchée par celle de la suicidée — dans le piège de ses premiers défauts, parmi lesquels se retrouve en tête de liste la vanité : «Quelle ivresse de se sentir Dieu le père et de distribuer des certificats définitifs de mauvaise vie et mœurs<sup>4</sup>.» Le voici devenu juge

☪

[...] ce qu'il y a,  
ce sont des êtres  
imparfaits,  
avec leur «envers»  
et leur «endroit»,  
qui sont seuls,  
vulnérables,  
et emplis de  
doutes... sauf en  
une seule matière :  
ils savent que  
la mort attend  
au bout du chemin.

☪

2. Voir les articles de Diane Godin dans *Jeu* 67, p. 177-181, et l'entretien que Marc Béland, l'interprète de Caligula, a accordé à Michel Vais dans *Jeu* 66, p. 76-86.

3. Albert Camus, *la Chute*, Paris, Gallimard, 1956, p. 166.

4. *Ibid.*, p. 165.

des autres! N'avait-il pas conspué cette société de gens toujours prêts à juger, à condamner, sans savoir ni comprendre, toujours enclins à faire le procès de quelqu'un, comme si la vérité et le mensonge, le bien et le mal étaient facilement discernables? N'avait-il pas été lui-même la victime de ce fléau du jugement<sup>5</sup>, bien répandu?

«Voilà, hélas!  
ce que je suis [...]  
Voilà ce que  
nous sommes.»

Illustration d'Alfred  
Mattauch pour la couver-  
ture de l'édition de 1975,  
Gallimard, coll. «Folio».

La rédemption est improbable. Car de juge, il n'y en a pas, ou il y en a trop. Et encore moins, à en croire Camus, de dieu qui remplirait ce rôle, à la fin des temps. Non, ce qu'il y a, ce sont des êtres imparfaits, avec leur «envers» et leur «endroit», qui sont seuls, vulnérables, et emplis de doutes... sauf en une seule matière : ils *savent* que la mort attend au bout du chemin. Même un interlocuteur, il n'y en a pas! N'apprend-on pas à la fin que cet homme à qui Clamence parle est avocat, comme lui, et ne l'interpelle-t-il pas à propos de sa propre faute : «Alors, racontez-moi, je vous prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine et comment vous avez réussi à ne jamais risquer votre vie<sup>6</sup>.»? Et voilà que la fin tombe, abrupte, tel un jugement. Aussitôt qu'il s'écrie, dans un accès d'héroïsme aussi irréaliste qu'intéressé : «Ô jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux!», Clamence recouvre sa condition d'homme faible : «Une seconde fois, hein, quelle imprudence! Supposez, cher maître, qu'on nous prenne au mot? Il faudrait s'exécuter. Brr...! l'eau est si froide! Mais rassurons-nous! Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement<sup>7</sup>!» L'avocat — celui qui peut avec autant de verve défendre un coupable et un innocent — tentait tant bien que mal de se convaincre qu'en se jugeant sévèrement il se sauverait de lui-même. Peine perdue. L'homme sera toujours cet être lâche qui accepte la mort des autres.

Si l'on cherche le bonheur dans la clarté<sup>8</sup>, il faut bien reconnaître que dans la vie, il y a surtout des zones d'ombre. Si l'on croit qu'il est facile d'être bon, il faut bien reconnaître que l'être humain est souvent mou, médiocre même. Est-ce le constat auquel voulait nous amener Camus? Que la dualité est inhérente à la nature de l'homme, que les situations dans lesquelles nous nous retrouvons sont souvent troubles et que les solutions trouvent difficilement leur chemin? C'est dur, mais c'est ainsi. Jan, non plus, n'avait pas trouvé le moyen d'apporter le bonheur à sa sœur et à sa mère qu'il avait abandonnées pendant vingt-cinq ans. Il n'a pas su se faire reconnaître d'elles, il n'a pas trouvé les mots pour s'identifier, pour *être* qui il était, clairement, aux yeux des autres. Et cela l'a conduit à sa mort, victime d'un terrible *malentendu* : les femmes, l'ayant pris pour un voyageur solitaire, le tuent pour lui prendre son argent. De la même manière, Caligula, le blessé incompris qui a perdu l'amour et la joie de vivre à la mort de sa sœur, n'a trouvé pour seule manière de survivre que le pari de pousser à l'extrême, au suicide, la logique de ce monde qui n'avait pas fait de place à la beauté. Il en avait le pouvoir, il était

5. On peut penser aussi, bien sûr, à Meurseault dans *l'Étranger*, qui se sent jugé beaucoup plus pour son attitude lors du décès de sa mère que pour le crime qu'il a commis.

6. Camus, *op. cit.*, p.169.

7. *Ibid.*, p. 170.

8. Dans *le Malentendu*, Camus ne fait-il pas dire à Martha que «le soleil tue les questions»?

l'empereur! Le doute règne sur la capacité de l'homme de mener sa propre vie.

Que l'on ait joué trois textes de Camus en moins d'un an à Montréal, dont cette «visite» de Pierre Tabard, peut intriguer. *Caligula* et *le Malentendu* ont toutes deux été écrites et jouées en 1944, durant la Deuxième Guerre mondiale. *La Chute* date de 1956. L'époque était à la consternation. L'ironie qui teinte ce dernier récit a fait dire que Camus ne croyait plus, par exemple, à la révolte, un thème majeur de son œuvre. S'il a ailleurs, dans ses essais surtout, encouragé à combattre tous les asservissements, ce qui ressort de ces trois textes relève plutôt du constat de l'absurdité de la vie. Je sais, la conscience de l'absurde n'empêche pas la lutte. Tout de même, l'espoir n'a que peu de place ici.

Malgré cela, le texte de Camus, rendu envoûtant par la voix chaude de Pierre Tabard, réussit à secouer la torpeur même à laquelle il fait allusion. Cynique, ce texte transpire l'intelligence et, même si la langue commence à accuser son âge, il semble bien parler au citoyen d'aujourd'hui. Celui-ci serait-il envahi par un sentiment d'impuissance et tenté par le découragement devant la cruauté de ce qui l'entoure, comme l'homme au sortir de la Deuxième Guerre mondiale?

Clamence nous aura au moins appris à accepter avec lucidité de vivre dans «le malconfort», cette situation pour le moins incommode où se trouve celui qui est empêché de pouvoir choisir une position ou une autre, empruntant l'expression à ce cachot du Moyen Âge aux dimensions si particulières que le prisonnier ne pouvait ni se tenir debout ni se coucher. C'est ainsi qu'il faudrait humblement avouer notre imperfection, reconnaître nos contradictions. Non pas tellement pour s'en accommoder, mais comme s'il s'agissait d'un pas à faire vers la connaissance de soi. ♦

Photo : André Le Coz.

